

Chapitre un

La lune, aussi belle et lumineuse qu'une nymphe, était pleine ce soir-là. Assise en tailleur dans l'herbe celle-ci humidifiée par la rosée de la nuit fraîche, la jeune fille contemplait New York d'un regard rempli de rêves. L'horizon s'offrait à elle et il s'étendait à perte de vue. Les multiples habitations de la ville, elles, étaient encore éclairées mais, impossible aux yeux de la jeune fille, de percer à jours leurs secrets.

Naturellement, la jeune fille aurait dû se trouver dans son lit, allongée sous sa couverture en laine noire, tricotée par sa grand-mère, jadis. Afin de bénéficier d'un sommeil réparateur pour sa rentrée en terminale dans un nouveau lycée, au *Brooklyn Law School*, le lendemain. Cependant, la jeune fille n'en faisait qu'à sa tête. Elle avait ouvert la fenêtre de sa chambre, au deuxième étage de sa maison victorienne, elle avait passé son sac à dos sur ses épaules et elle était descendu en s'accrochant au lierre qui fleurissait sur les murs. Puis elle avait pris sa voiture et elle s'était dirigée au sommet d'une dune, là où le paysage donnait vue sur le monde. La fin de l'année 2020 touchait à sa fin et, elle aurait voulu connaître quelque chose de différent par rapport aux années précédentes mais, elle n'avait aucune idée du monde qui l'entourait, ni de ce qui pouvait l'attendre.

Un halo de fumée s'échappa d'entre ses lèvres. La jeune fille toussa une fois. Elle ne termina pas sa cigarette. Elle l'éteignit en versant un peu d'eau de sa bouteille en plastique, qu'elle avait apportée dans son sac à dos bleu marine, et jeta son mégot dans un cendrier fabriqué de ses mains, à l'aide d'une petite boîte de conserve.

Elle soupira et leva les yeux vers le ciel, coloré d'une encre noire et peuplé d'étoiles scintillantes. La jeune fille admira ensuite la lune. Ronde et blanche de loin. Elle semblait l'appeler, comme si un long fil les reliait toutes les deux.

Une boule s'était formée dans son ventre. Le tract. La peur. Le plaisir de commencer sa dernière année au lycée. L'angoisse de ne pas réussir à se faire des amis, de ne pas s'intégrer.

Elle savait qu'une fois rentré chez elle et, installé confortablement dans son lit à baldaquin, elle ne trouverait pas le sommeil. Et, si par miracle elle trouvait les bras de Morphée, elle serait alors perdue dans ses cauchemars, ceux qui la hantent depuis son enfance. Malheureusement, même après un nombre incalculable de réveils soudain, où tout

son corps était baigné d'une sueur froide, impossible de se rappeler des moindres détails de ses rêves noirs.

En regardant son téléphone, l'heure si tardive lui sauta aux yeux. Il était exactement minuit douze. Ce qui voulait dire que, dans moins de six heures, sa mère toquerait à la porte de sa chambre pour la réveiller et l'emmener au lycée.

Bien décidée à essayer de dormir tout de même un peu, la jeune fille se leva, rangea sa bouteille d'eau, ferma son sac et s'en vêtit. Commença ensuite le long trajet, d'une demi-heure plus ou moins, dans sa voiture d'occasion, achetée l'an dernier avec les maigres économies, économies qu'elle avait réussies à mettre de côté en travaillant en tant que serveuse dans un petit restaurant d'Angleterre.

La route, tout aussi déserte que sa vie sentimentale, paraissait fantomatique. Les ombres des réverbères ou des volets des habitations laissaient entrevoir des formes étranges et grotesques, quoiqu'un peu glauque à son goût. Pourtant, la jeune fille n'était pas effrayée.

Sa demeure se dressa devant elle, elle se gara en face du garage et descendit péniblement du véhicule, tout en veillant à faire le moindre bruit possible.

Au loin, elle remarqua que, désormais, la lune était cachée derrière un nuage. Savourant l'instant présent et, de sa dernière nuit de vacances, elle ferma les yeux et inspira doucement.

Grimper au lierre n'était pas aussi facile que d'y descendre, surtout quand la fatigue la tenait. Cependant, elle l'a vaincu. Elle ouvrit un peu plus sa fenêtre, qu'elle avait laissée entrouverte pour ne pas être enfermée à l'extérieur et se faufila *in extremis* dans sa chambre, aussi calmement qu'une ombre.

Troquant son inséparable jean noir taille haute, son débardeur noir, sa veste fétiche au motif militaire et ses boots Doc Martens contre un vieux short et un vieux t-shirt, la jeune fille s'insinua sous sa couverture, sa tête reposant contre l'oreiller, elle fixait le plafond, tout en priant en silence pour dormir paisiblement.

Rien ne se produisit, car vers cinq heures dix du matin, quarante minutes avant les deux coups qui frapperont à sa porte, elle se réveilla en sursaut. Sa couverture et son oreiller jonchaient le sol, elle avait extrêmement chaud mais, son corps lui, était glacé. Heureusement, elle ne souffrait de rien, sauf de l'incompréhension.

Chapitre deux

Après son habituel cauchemar inconnu, l'adolescente essaya tant bien que mal de se rendormir mais, là aussi, il n'en fut pas. Elle décida donc de se lever, passant par la salle de bain pour faire sa toilette. Sa mère, quelques jours plus tôt, lui avait indiqué qu'elle souhaitait que celle-ci porte sa nouvelle robe, dernièrement achetée pour la rentrée. La jeune fille avait alors soufflé, prétextant vouloir mettre cette robe, seulement pour des occasions spéciales. Mais, sa mère lui avait répondu en riant que sa rentrée en terminale était une occasion spéciale. La jeune fille n'avait rien sût trouver à répondre et avait donc accepté de la porter.

C'était une robe tout à fait convenable, bien qu'elle fût dans le style « grunge » de la jeune adolescente. La couleur changée beaucoup de ses habitudes, qui étaient soit noirs, soit gris, soit blanches. Celle-ci était rouge. Un rouge splendide, non pas un rouge clair ou un rouge comme le sang qui coule dans nos veines mais, un rouge pourpre.

Face au miroir de sa chambre, qui mesurait 120 centimètres de hauteur sur 95 centimètres de largeur, l'adolescente se regardait. Sa robe cintrait sa taille et partait en évasion jusqu'aux dessus de ses genoux. Elle enfila ensuite une paire de chaussettes noire, qui lui arrivait en dessous du genoux et passa ses incontournables Doc Martens à ses pieds. Ses cheveux, bien que magnifique, était aussi noir que les plumes d'un corbeau. Ils retombaient, parfaitement et naturellement lisses, jusqu'au creux de ses reins. Son visage était encadré par des mèches de ses cheveux, dite rebelles. Deux yeux en amande, d'une couleur tout aussi simple qu'ordinaire, d'un brun variant sur le doré et des cils aussi sombre que sa chevelure, longs et souple. Un nez droit et fin, taché de quelques taches de rousseur, qu'elle avait toujours détesté. Et des lèvres rouge, bien dessinées.

Elle descendit à la cuisine, alluma la bouilloire et se prépara une tasse de thé au jasmin, son préféré depuis qu'elle y avait goûtée.

Un aboiement retentit derrière elle. Son chien, Lucky, était un Husky de 1 an à peine. Il s'approcha d'elle et elle lui grattouilla le dessus de la tête.

La jeune fille voulut partir tôt, alors elle écrivit un mot sur un bout de papier, qui traînait sur la table de la salle à manger, sur le fait qu'elle était déjà levée et qu'elle était partie pour sa première journée. Ainsi que sur le fait qu'elle ne rentrerait probablement pas tout de suite à la fin des cours mais, elle ne donna pas plus de détails. Sa mère ignorait ses courts voyages au sommet et, c'était beaucoup mieux qu'elle n'en sache rien.

Sa voiture l'attendait patiemment là où elle l'avait laissé la nuit dernière, ou plutôt ce matin, compte tenu de l'heure qui devait être une fois rentrée. Elle s'installa derrière le volant, alluma le lecteur audio tout en branchant sa clé USB et mit une chanson qu'elle aimait énormément : *Water Prayer* d'Adham Shaikh. Puis elle se mit en route.

L'adolescente trouva facilement son nouveau lycée et, tout en entrant dans le parking, elle tentait déjà de repérer des endroits isolés, afin de s'y réfugier dès la première occasion.

Son emploi du temps, ainsi que le plan du lycée – à sa demande - lui avait été envoyés pendant les vacances. Alors se retrouver parmi cette foule, était un jeu d'enfant pour la jeune fille.

Son premier cours était l'histoire, une matière qu'elle appréciait beaucoup. Durant les 20 minutes qui débutèrent le cours, elle comprit que ce lycée était différent. Tous se connaissait depuis au moins l'école primaire, alors quand les présentations qu'elle redoutait tant ne venait pas, une partie de son angoisse se dissipa. Cependant, quand le professeur, monsieur Jones – un homme proche de la cinquantaine avec de petits yeux verts et des cheveux grisonnant -, commença à interroger ses élèves, la jeune fille se fit alors minuscule et plongea le nez dans son manuel.

– Qui d'entre vous, chers élèves de dernière année, avait dit monsieur Jones, connaît des dates clef, sur l'indépendance des États-Unis d'Amérique ?

Un silence s'était abattu sur la salle. Seul le tic, tic, tic, de l'horloge murale accrochée au-dessus du tableau blanc se faisait entendre. Personne, apparemment, ne connaissait la moindre date. Personne, sauf la jeune fille. Elle prit son courage à deux mains et, d'un geste simple, elle leva la main pour être interrogée. Monsieur Jones lui indiqua qu'elle avait la parole.

– En 1787, la constitution des États-Unis est faite et, deux ans après, en 1789, Georges Washington est le premier président de la République des États-Unis. En 1783 a lieu le traité de Versailles d'où l'indépendance des États-Unis.

– Heureusement que je peux compter sur des élèves qui étudient, enfin la seule élève devrais-je dire. Votre visage m'est inconnu, vous êtes ?

– Elizabeth Scott, dit alors la jeune adolescente.

Chapitre trois

La cafétéria. Un endroit dit bruyant, dit chaleureux. Elle l'était. Le peuple du lycée s'était dissipé dans toute la salle. Des tables, éparpillées un peu partout, le self au fond à droite. Des groupes étaient formés. Le groupe des gens bruyants, le groupe des littéraires, des scientifiques, des LGBT ou encore des gothiques. Une table ou deux, n'étaient qu'attablée que d'une seule personne. Ils étaient tous divisés mais, pourtant, ils étaient tous comme les cinq doigts d'une main, se connaissant depuis leur plus tendre enfance. La jeune fille en était exclue, elle ne voyait aucun visage familier à l'horizon, malheureusement et, elle n'était pas assez sociale pour se faire des amis aussi facilement.

Elizabeth Scott était nerveuse. En sortant de son dernier cours de la matinée, les regards qui se retournaient sur elle, avaient fusées et, ils la transperçaient comme des épées aiguisées des soldats. Des regards haineux, curieux et, admiratifs mais, de la part des garçons seulement. Comme si les filles de ce lycée se sentaient menacées par l'adolescente. La jeune fille n'avait pas l'habitude de tout ça. Elle qui, dans son ancien lycée, n'était qu'une ombre parmi tant d'autre. Ici, elle avait le sentiment d'être une bête de foire, enfermée dans une cage. Peut-être que l'établissement n'avait pas souvent de « nouveaux ».

Elle s'installa à une table vide, près de l'entrée, après avoir pris son plateau déjeuné.

Le temps passa lentement, son regard d'or divaguait ici et là, à travers toute la cafétéria, s'orientant vers les personnes assises seules de temps à autre. Parfois, elle croisait un regard curieux, tourné dans sa direction. Elle remarqua qu'un groupe de filles attablées un peu plus loin, tout près des fenêtres, qui discutait entre elles tout en lui lançant des œillades, la laissant croire que leur sujet de conversation n'était basé que sur Elizabeth et sur son arrivée. Cela l'a désespérée, littéralement.

Quand les cours de l'après-midi commencèrent, la jeune Elizabeth continua de se faire minuscule. Elle ne parlait à personne et ne participait plus aux cours, tout ce qu'elle souhaitait, c'était de terminer cette journée par un moment au sommet, encore une fois, comme toutes les nuits précédentes depuis son arrivée à New York.

Alors, quand la fin de son cours de maths sonna enfin, elle rassembla ses affaires et se dirigea comme une flèche vers sa voiture, ne réfléchissant pas le moins du monde aux personnes qu'elle bousculait.

– Eh, tu pourrais faire attention !

Elizabeth ne se retourna pas pour voir son interlocuteur.

– Désolée, avait-elle marmonné en poursuivant sa route.

Le moteur de la voiture avait réagi immédiatement, et elle était sortie du parking en essayant de calmer les battements fous de son cœur.

Son regard percevait les excès de vitesse qu'elle faisait mais, son pied refusait de toucher la pédale de frein. Par coup de chance, sûrement, elle arriva à destination sans le moindre souci et sans la moindre altercation.

Gravissant le sommet, elle s'installa confortablement. Et, comme la bonne élève qu'elle était, Elizabeth sortit les devoirs qu'elle avait à faire pour le lendemain et un sujet de dissertation, déjà, prévu pour la semaine suivante. C'était pour son cours de littérature avancée. Elle devait disserter sur un livre qu'elle avait lu pendant ses vacances d'été et, elle devait y mettre son opinion, sa critique. Son livre était *Orgueil et Préjugés*, de Jane Austen. Un classique et, son préféré. La jeune fille pouvait le lire et le relire, sans jamais s'en lasser. Elle l'emportait partout avec elle, comme son bien le plus précieux.

– « *Plus je vois le monde, plus il me déçoit, et chaque jour confirme ce que je pense de l'inconséquence du genre humain et du peu de confiance qu'il faut accorder à ce qui ressemble à du mérite et du bon sens.* », lit-elle à haute voix.

– « *À ceux qui ne changent jamais d'opinion, il incombe particulièrement de bien juger du premier coup.* »

L'adolescente sursauta et, le livre lui échappa des mains.

Un garçon la dévisageait.

Chapitre quatre

Des cheveux bruns, un regard vert brillant et rempli d'intelligence. Une mâchoire carrée et des lèvres irrésistibles. Une tenue décontractée, soit un jean sombre et un simple haut blanc. Lui aussi vêtu de Doc Martens. Un parfum irrésistible. Une odeur de tabac avec un mélange de fleur.

Le garçon la dévisageait, étonné de tomber sur quelqu'un à cet endroit. Sans un mot de sa part et, sous le regard tout aussi surpris d'Elizabeth, il s'installa à ses côtés.

– Je ne voulais pas t'effrayer, dit-il après un court instant silencieux. Simplement, je pensais que cet endroit était comme le mien, je viens toujours ici après le lycée et, je ne t'avais jamais vu avant ce midi, à la cafétéria. Alors penser que tu viendrais ici aussi, était bien la dernière chose qui pouvait me traverser l'esprit.

– Eh bien, je viens également ici. Normalement, je ne viens que quand la nuit est tombé, aujourd'hui est exceptionnel. Je voulais simplement m'éloigner un peu après mon premier jour. Je suis nouvelle.

Le garçon, bien décidé à savoir plus, ramassa *Orgueil et Préjugés* et le feuilleta furtivement, mine de rien.

– Tout s'explique dans ce cas. Personnellement, je rentre avant la nuit, non pas que je n'aimerais pas mais, je dois rentrer m'occuper de ma petite sœur. D'où viens-tu ?

– D'Angleterre. Je m'appelle Elizabeth. J'ai déménagé après la mort de mon père, ma mère voulait essayer de tourner la page, je suppose. Quel âge à ta sœur ?

Il reposa le livre de l'adolescente et, ouvrant son sac à dos, il sortit une bouteille de Coca-Cola, goût cerise et en prit une gorgée.

– Moi je m'appelle Thomas. Je suis aussi originaire d'Angleterre, c'est une belle coïncidence, tu ne trouves pas ? Je suis désolé pour ton père. Ma petite sœur, Camille, a 11 ans. Ma mère est médecin, alors ça peut lui arriver de travailler jusqu'à tard dans la nuit. Du coup, c'est moi qui m'en occupe. Mon père, lui n'est jamais là, il est militaire et voyage je ne sais où. Tu es en dernière année ?

La jeune Elizabeth hocha la tête.

– Moi aussi, enfin, c'est ma deuxième dernière année pour être honnête, expliqua-t-il. J'ai redoublé.

– Tu connais Jane Austen également ? demanda-t-elle.

Thomas lui tendit sa bouteille, elle la déclina gentiment.

– Oui, il s'agit du premier classique que j'ai lu et il est devenu mon préféré au fil des années. Tu commences ta dissertation pour jeudi prochain, je suppose ?

– Oui, je préfère m'y prendre à l'avance avec de genre de devoir. C'est aussi mon livre préféré, dit-elle en souriant faiblement. Comment sais-tu que j'ai une dissertation à faire pour la semaine prochaine ?

– Nous sommes dans la même classe, à vrai dire. J'étais assis loin derrière toi ce matin donc, tu n'as pas dû faire attention à moi.

– Je ne t'ai pas vu, c'est vrai. Et donc, tu comptes faire ta nouvelle sur *Orgueil et Préjugés* toi aussi ?

– Non, je l'ai faite l'année dernière sur celui-ci. Cette année, je la ferais sur *Les Hauts de Hurle-Vent*, d'Emily Brontë.

– Je ne l'ai jamais fini, personnellement, dit-elle. Qu'elle avait été ta note sur Jane Austen ?

– J'ai eu un A.

Elizabeth commença à ranger ses affaires dans son sac à dos.

– Je suis désolée, il faut que je rentre, ma mère va se demander où je suis.

Elle semblait pressée, se hâtant elle faillit se fouler une cheville en descendant la colline. Sans un au revoir pour le garçon, celui-ci ne comprit rien de ce qui se produisit. Pourtant, il était hypnotisé par sa beauté, il ne réagit donc pas avant qu'elle ne soit partie de son champ de vision.

Rester seul après le départ de la jeune fille, il semblait réfléchir. Cette beauté ancestrale lui était si familière et pourtant elle était si lointaine.

Le soir venu, Elizabeth était dans sa chambre accompagnée par son chien, Lucky. Allongée sur le ventre, son livre fétiche entre les mains. De tout son être, elle voulait retourner au sommet mais, la peur et l'envie de recroiser ce garçon, même s'il prétendait ne pas venir la nuit, l'en empêchais.

L'adolescente était persuadée elle aussi, à environs 95 %, de l'avoir déjà vue bien avant cette rentrée mais, impossible pour elle de s'en rappeler. Ses yeux verts, elle s'en souvenait comme si elle en rêvait depuis toujours.

Elle décida que, pour la première fois depuis son arrivée aux États-Unis, elle n'irait pas admirer les étoiles et la lune cette nuit-là. Mais elle se promit que, demain soir, elle irait

peut importe la présence de Thomas ou non, au sommet des nuages comme elle s'amusait à dire.

Chapitre cinq

Une pluie tombait finement sur la ville à son réveil. Elizabeth, étrangement, ne s'était pas réveillait en sursaut, c'était une première. Elle se sentait libre, libérée d'un poids, d'une peur inconnue. Elle se sentait heureuse.

Dans la cuisine, sa mère buvait son café au lait. Toujours rayonnante du matin au soir, seules ses rides trahissaient son âge. Pourtant, elle était encore belle. Ses cheveux étaient couleur caramel, et ses yeux étaient de la même couleur que ceux de sa fille, qui elle, tenait sa chevelure d'encre de son père.

– J'ai revu Claire Bennet hier, j'ignorais totalement qu'elle avait quitté l'Angleterre, pour venir habiter ici, elle aussi, dit soudain Lisa Scott en terminant sa tasse de café.

– Ce nom ne me dit rien.

Madame Scott débarrassa de la vaisselle du petit-déjeuner en fronçant les sourcils.

– Tu ne te souviens donc pas ?

– Je devrais ? demanda l'adolescente.

– Enfin, oui ! Tu passais tes journées avec son fils et sa fille. Il était impossible de vous séparer. Tu ne t'en souviens vraiment pas ?

Elizabeth secoua la tête en servant un bol de céréales.

– Thomas et toi, on a toujours su que vous étiez fait l'un pour l'autre. Vous vous disputiez souvent mais, vous vous réconciliez toujours dans les bras l'un de l'autre. Sa sœur, Camille, venait à peine de naître à ce moment-là. Ils ont déménagé peut de temps après la mort de ton père.

La jeune fille en lâcha sa cuillère.

– Attends, ses enfants sont Thomas et Camille Bennet ? Elle a 11 ans ? demanda-t-elle rapidement.

– Oui, ce sont eux. Oui, si mes calculs sont bons, elle a bien 11 ans. Alors ça te revient ?

– Il faut que j'aille au lycée, dit simplement Elizabeth.

Elle laissa son bol plein sur la table, prit son sac et ses clefs de voiture et s'en alla, tout en laissant sa mère perplexe.

Arrivée au lycée, la jeune fille avait filée tout droit vers son cours de sport, une matière comme les autres à ses yeux. La plupart des filles de son âge en profitaient pour se

pavaner en short minuscule devant les garçons. Ce n'était pas son genre ; dans les vestiaires du gymnase, elle enfila un jogging noir et un simple débardeur blanc.

Le gymnase avait beau avoir l'air propre, il sentait tout de même la transpiration. L'odeur nauséabonde sauta en plein nez d'Elizabeth. Les joueurs de baskets étaient rassemblés sur les gradins et ils écoutaient attentivement leur coach. D'autres élèves, des joggeurs et des escaladeurs attendaient patiemment de se jeter sur le terrain.

L'adolescente choisie donc de faire partie des joggeurs, elle aimait beaucoup courir en Angleterre, alors pourquoi ne pas reprendre ses bonnes vieilles habitudes, se disait-elle intérieurement.

L'entraîneur entreprit de faire faire des tours de pistes à ses élèves à l'extérieur. Il sifflait constamment, ce qui énervait beaucoup Elizabeth et lui donna mal à la tête.

La jeune fille courrait sans grand effort, ses jambes la conduisaient doucement. Il fallait qu'elle reprenne du rythme si elle voulait tenir longtemps.

Après quelques tours de terrain, elle commençait à perdre l'allure ; la fatigue, la douleur dans ses articulations et dans ses muscles la ralentissait.

– Encore un tour et s'est terminé pour aujourd'hui, les jeunes ! cria leur entraîneur, au centre de la piste.

Elizabeth souriait faiblement, un point de côté venait de la transpercer. Elle se força à continuer, puisant dans ses forces. Depuis le début, elle ne faisait pas attention aux personnes qui courraient autour d'elle, pourtant, le garçon de la colline, Thomas, était bien présent à ses côtés. Elle était tellement concentrée sur ce qu'elle faisait, qu'elle n'avait pas senti son parfum.

Perturbée, elle s'arrêta. Elle avait besoin de reprendre son souffle. Penchée en avant, les mains sur ses cuisses, elle respirait difficilement.

– Elizabeth, est-ce que ça va ?

Une personne s'était approchée d'elle, des baskets de courses noires et blanches et, une odeur de fleur mélangée à du tabac flottait dans l'air.

Elle se redressa d'un coup et lui fait face, pendant que l'entraîneur sifflait une dernière fois pour marquer la fin de la séance. Thomas était torse nu, son maillot à la main.

– Oui, ça va, répondit-elle, tout en se forçant à regarder n'importe où sauf le haut de son corps dévêtu.

La présence du jeune homme la perturbait grandement et elle n'arrivait pas à l'expliquer, ce qui la contrariait au plus haut point.

L'après-midi qui suivit fut très agréable pour Elizabeth, elle apprit que son dernier cours de la journée était annulé dû à l'absence de son professeur.

Les cours qui précédaient son cours annulé, eux, n'était pas aussi agréable. La jeune fille se vit réprimander pour avoir la tête ailleurs, cependant, et devant le regard mi étonné mi en colère de son professeur, elle pu tout de même répondre à la question qui était à ce moment-là posée.

Thomas n'était pas revenu lui parler depuis le cours de sport.

Elizabeth, elle, attendait follement mais, bizarrement, de retourner cette nuit admirer les étoiles.

Chapitre six

Le soir venu, après une attente qui lui semblait insoutenable, Elizabeth se rendit sur la colline. La nuit noire était son alliée et les étoiles peuplés le ciel, les nuages, eux, n'étaient pas présent.

Elle avait pensé à prendre une vieille couverture, afin de s'allonger dans l'herbe sans avoir peur de se salir. Son téléphone sous la main, elle mit une musique : *Clair de Lune* de Claude Debussy. Un son mélodieux qui ensorcelait la jeune fille.

Elle ferma les yeux et savoura l'instant.

Au loin, un chien aboya. Elizabeth soupira et se releva. Elle espérait tant que le garçon vienne la rejoindre par pur hasard.

Elle sortit alors une cigarette de son paquet, elle la passa au bout de ses lèvres et l'alluma grâce à son briquet rouge. Inhalant la fumée et l'exhalant, elle se sentit seule pour la première fois de sa vie. D'habitude, cela ne l'a gênée guère mais, l'absence du jeune homme était lourde.

– Fumer est mauvais pour la santé, tu en as conscience, rassure-moi ?

L'adolescente ne l'avait pas entendu arriver mais, pourtant, c'était bien lui. Sans lui jeter un regard elle le reconnaissait à sa voix, rauque et sexy et, à son odeur enivrante.

– Je n'ai rien à dire, en fait. Fumer m'arrive de temps en temps à moi aussi.

Elle ne termina pas sa cigarette, elle l'éteignit et la jeta dans sa petite boîte.

– Je pensais que tu ne venais pas la nuit, murmura-t-elle.

– Je voulais te revoir, avoua-t-il. Ma sœur dort et ma mère est rentrée plus tôt, aujourd'hui, alors je suis venu.

Elizabeth ne sut quoi répondre. Il était venu juste pour la voir, elle. Devait-elle se sentir touchée ?

– Je peux m'asseoir ? demanda-t-il.

Elle acquiesça d'un hochement de la tête.

Thomas s'installa à ses côtés sans un bruit, seulement quelques centimètres les séparaient. Les cheveux de la jeune fille effleurèrent son bras. Il aurait voulu passer ses doigts dans sa chevelure noire mais, il s'en empêcha de justesse. Cela serait sûrement étrange à l'égard de la belle.

Celle-ci s'allongea de nouveau sur le dos, un silence s'était introduit entre les deux adolescents. Le jeune homme hésita puis, il se décida. Il s'allongea lui aussi. Sa main droite touchait légèrement la main gauche d'Elizabeth. Aucun des deux ne la retira.

Une alchimie naissait entre eux, ils le sentaient tous deux mais, ils ne voulaient certainement pas l'avouer ni à l'un, ni à l'autre et, surtout pas à eux-mêmes.

Un vent calme et doux soufflait doucement tout autour d'eux. Le jeune homme déplaça sa main, afin de prendre celle d'Elizabeth dans la sienne. La jeune fille fut parcourue d'un frisson au contact de sa paume et, elle souriait.

Si le souvenir de Thomas était réel dans son esprit et que, les dires de sa mère était vrai, un lien unique l'a liée à lui.

– Thomas, commença-t-elle. Te souviens-tu de moi en Angleterre, quand nous étions plus jeunes ?

Il se tourna sur le côté, pour pouvoir la regarder.

– Évidemment, Beth. À l'instant où je t'ai aperçu en classe d'histoire, j'ai su que c'était toi. Je pourrais reconnaître tes yeux, tes cheveux d'un noir surnaturel et ton sourire entre mille.

Beth. Le diminutif de son prénom qu'il lui avait donné, auparavant.

– Je me souviens de nos disputes multiples, continua-t-il, soit disant parce que je trichais aux jeux de cartes ou parce que tu râlais quand je te battais à la course. Ou encore parce que tu râlais d'être toujours le chat.

– C'est bon, j'ai saisi, dit-elle en riant, avant de se tourner à son tour pour lui faire face.

Leurs yeux s'étaient unis, plongés les uns dans les autres. Elle aurait pu lire son âme mais, elle s'en était déjà accaparé depuis toujours. Tout comme elle, lui, s'était emparé du cœur de la jeune fille.

– Je ne pensais jamais te revoir, murmura-t-elle, tristement. Ton départ, je m'en souviens, ne m'avait pas laissé indifférente.

La main gauche de Thomas survola le corps d'Elizabeth pour se poser sur la joue de celle-ci, douce comme de la soie, il la caressa de son pouce.

– Crois-moi, ça a été pareil pour moi. J'en ai voulu pendant longtemps à mes parents de m'avoir séparé de toi mais, à cet âge-là, je n'avais pas encore conscience que c'était pour le travail de mon père. Tu vas dire que, depuis, j'aurais pu tenter de reprendre contact avec toi

tout de même. C'est vrai, j'aurai pu et, je le voulais. Mais j'ai pensé que, si je reprenais contact avec toi, la distance serait alors trop dure à supporter. Surtout, et je le savais, j'en étais même persuadé, qu'un jour, on se recroiserait par hasard.

– Je comprends. Et c'est arrivée, il a fallu que j'atterrisse dans ton lycée pour te retrouver.

Ils souriaient tous les deux. Le visage du jeune homme s'était approché de celui d'Elizabeth, leurs lèvres se frôlèrent et, enfin, il l'embrassa pour la première fois. Ce baiser dont ils avaient tant rêvé.

L'adolescente comprit soudain que, ce cauchemar qu'elle faisait chaque nuit n'en n'était pas un. Il s'agissait en fait d'un rêve, à la fois merveilleux et à la fois horrible. Elle revivait sans cesse le départ du jeune homme mais aussi, leur premier baiser qui lui faisait perdre la tête.

Ils s'étaient retrouvés, enfin, et plus jamais, ils ne se quitteraient.

Chapitre sept

La vie d'Elizabeth avait pris un tournant mémorable : sept ans plus tard, à peine la jeune adolescente avait-elle fini de publier son premier roman, que le jeune Thomas lui avait demandé de l'épouser. Et, pour consolider leur amour, ils s'étaient dit « oui », au sommet de la colline, là où leur amour dépassait les étoiles et, là où la lune les avaient de nouveaux réunis.

Ils avaient tous deux leurs diplômes de fin d'année, la jeune femme s'était tournée vers l'écriture, vers l'art et vers un petit travail, comme simple vendeuse en librairie. Concernant Thomas, lui s'était dirigé vers les forces de l'ordre et vers la photographie. Aussi lisait-il et observait-il les œuvres d'Elizabeth, en l'aidant grâce à son avis qui, par ailleurs, était toujours positif.

Après leur mariage, le couple s'était vu déménager dans leur pays natal, l'Angleterre, qui était alors la source de la naissance de leurs sentiments. La jeune fille avait amené avec elle son chien et, le jeune homme, lui, avait pris les étoiles du ciel de New-York, pour les mettre dans les yeux d'Elizabeth Scott Bennet.